

—Et toi, riposta-t-il, tout suffoquant d'indignation, veux-tu m'expliquer pourquoi tu m'espionnes ? Tu n'as pas de délicatesse ! Tu n'es qu'une brute ! Va-t-en ! Fiche-moi la paix !

Et, ramassant sa chaise d'une main frémissante, il s'assit en me tournant le dos.



Cette colère ne m'effraya guère. J'étais habitué à ces inoffensives explosions. Je m'approchai doucement, je lui mis la main sur l'épaule et je lui dis :

—Voyons, ne te fâche pas ! j'ai été indiscret, je l'avoue, mais dans une bonne intention. Je viens de chez moi. Sais-tu de quoi ta mère et la mienne parlaient ?

Félix, les sourcils froncés, les lèvres serrées, ayant tout à fait l'air d'un enfant qui boude, ne répondit pas.

—Eh ! bien, achevai-je tranquillement, elles parlaient de vous marier tous les deux, Henriette et toi.

Cette fois encore, Félix bondit et renversa sa chaise. Je murmurai même :

—Vraiment, pour un homme qui va entrer en ménage, tu es bien peu soigneux de ton mobilier.

Mais Félix ne prêta aucune attention à cette plaisanterie. Il me demanda, presque tout bas, la voix étranglée :

—Est-ce vrai ?

—Ah ! ça, me prends-tu pour un farceur ? Je venais justement pour t'arracher ton secret, mystérieux poète ! Voilà qui est fait. Il ne me reste plus qu'à te conseiller de présenter ta demande demain et à te féliciter d'avance du succès de ta démarche.

—Mais non... Tu n'y penses pas... Je n'oserai jamais... Ta sœur se moquera de moi...

—Peut-être bien. Mais ça ne l'empêchera pas de t'agréer.

Il fallut lui prodiguer beaucoup d'encouragements pour le décider. J'y parvins, néanmoins.

II

Le lendemain, tout semblait remis en question ; Félix avait fait sa demande ; mais la réponse d'Henriette, absolument inattendue, nous avait tous déconcertés.

Je vois encore la scène. C'était quelques minutes après le départ de Félix. Ma mère fit appeler Henriette qui entra d'un air délibéré—son air habituel.

C'est une gentille personne vraiment que ma sœur Henriette, dans l'éclat printanier de ses dix-huit ans ; une petite et mignonne personne, aux traits fins, aux yeux noirs tendres et pénétrants, riant toujours—ce qui ne l'empêche pas d'être sérieuse au fond, tout au fond. Et quel joli teint ! Elle ressemble bien plus à une rose, je vous assure, que les églantines de notre jardin.

—Qu'est-ce que tu dirais, petite, si l'on te proposait un mari ? lui demanda ma mère, sans plus de préparation.

JEAN LIONNET.

(La fin au prochain numéro)

LA LIONNE AU CRÉPUSCULE

*Elle vient de quitter les ombres des massifs
Où rit près des nupials la source purpurine,
Pour diriger son pas vers la grève marine
Qu'elle contemple au loin de ses yeux expressifs.*

*Elle arrive... Un flot jase aux pieds des blancs récifs ;
Et la fraîcheur des mers qui gonfle sa poitrine
Fait palpiter son cœur et frémir sa narine ;
Cependant qu'au ciel bleu sont des aigles pensifs.*

*Et l'astre, par-delà les sables roux des côtes
Dore le fond vermeil des atmosphères hautes,
Et ses reflets sanglants tordent l'éther rougi.*

*Mais dressant tout-à-coup ses formes musculaires,
L'animal étonné vers le soleil rugit...
Sublime adieu du fauve aux yeux crépusculaires.*

ARTHUR DE BUSSIÈRES.

Montréal, juin 1897.

LUTTE INTIME

On était au commencement de l'été. Les arbres, en pleine frondaison, remplissaient l'atmosphère d'un parfum suave qui grisait l'âme ; les abeilles, chargées de butin, faisaient leur bourdon joyeux dans les airs ; les rossignols jasaient d'amour dans le buisson, tandis que les sauterelles, jetant leur note discordante, qui n'est pas sans charme dans cette harmonie de la nature, donnaient encore à ce jour finissant quelque chose de plus poétiquement tendre. On ne pouvait qu'admirer cette beauté luxuriante de la terre et se laisser vivre et battre le cœur au milieu de cette animation commune.

Le soleil, pourtant, commençait à décliner à l'horizon, se transformant en une immense boule de feu qui disparaît bientôt au loin. La brise s'attédisait : c'était l'heure des promenades.

Longeant le bord d'une rivière, une enfant de vingt ans marchait à grands pas ; ses yeux rêveurs erraient au loin sans qu'elle parut s'apercevoir du panorama magnifique qui s'étendait devant elle. Bientôt, quittant la rive, elle prit une rue étroite et, s'arrêtant devant une maison de modeste apparence, elle entra.

Près d'une fenêtre ouverte, une vieille femme lisait son livre d'heures. Au bruit que fit la jeune fille, elle tourna la tête et dans ses yeux fatigués passa un éclair de joie.

—Il est déjà tard, Denise mon enfant, dit la vieille ; et je commençais à être inquiète de ton absence. Tu n'as pas soupé, viens...

—Vous vous alarmez trop vite, grand'mère, dit la jeune fille ; je me suis attardée au bord de l'eau et ne songeais plus au retour. Je n'ai pas faim, continua-t-elle, résistant doucement à sa grand'mère qui l'entraînait, mais j'ai besoin de repos ; puis prenant sa tête à deux mains : je souffre, murmura-t-elle, et mon lit me fera plus de bien que toute autre chose. Elle mit sur les joues ridées de la vieille femme un baiser d'une filiale tendresse et se retira.

Seule dans sa chambre, l'enfant se laissa tomber sur son lit avec accablement ; ses dents claquaient et de gros soupirs s'échappaient de sa poitrine... Puis, sans parole, joignant les mains dans une attitude de prière suppliante, et levant vers lui ses yeux noyés de pleurs, elle s'agenouillait devant son vieux Christ d'ivoire, pour revenir l'instant d'après, retomber sanglotante sur sa couche en murmurant : Oh ! que je souffre ! Mon Dieu, mon Dieu !...

Presque toute la nuit se passa, pour elle, dans cette agitation et cette angoisse. Enfin vers l'aube le sommeil vint clore sa paupière ; mais il n'apportait pas le calme, sa poitrine se soulevait encore en soubresauts nerveux, pendant que des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres.

Le jour avait à peine lui, que Denise était déjà sur pied. Sa toilette, plus simple encore que d'habitude, fut vite faite. Toute trace des émotions de la nuit était effacée ; elle se regarda longuement dans son petit miroir : c'est bien, dit-elle, nul ne pourra pénétrer l'impassibilité de mon visage.

Sur la rue, l'air frais lui fit du bien, et ce fut le

cœur moins serré qu'elle arriva à l'église. Là, placée derrière un pilier, elle attendit...

Qu'attendait-elle, la blonde Denise ?...

L'orgue fit entendre un son doux et triste qui bientôt se changea en brillants accords, pendant que prenaient place près du banc de communion un beau jeune homme et une jeune fille vêtue de blanc. Le prêtre descendit les degrés de l'autel et après un petit discours :

—Monsieur L... prenez-vous pour votre légitime épouse mademoiselle V... dit-il ?

—Oui.

—Mademoiselle V..., prenez-vous pour votre légitime époux Monsieur L... ? dit encore le prêtre.

—Oui.

Et il les unit.

Denise ne s'évanouit pas !... Seulement un brouillard passa devant ses yeux et elle ne vit plus rien. Il lui sembla qu'elle faisait un cauchemar affreux, et sa pensée, d'elle-même, se reporta vers le passé.

Il y avait trois mois à peine, pour la première fois, elle avait senti son cœur battre plus fort que de coutume, en rencontrant, fixés sur les siens, des yeux d'un bleu profond, où se lisait une soif de tendresse passionnée. Pourquoi ne comprit-elle pas ?... C'est quand le bonheur est passé, qu'on devine qu'il a été tout près, et que, peut-être, en étendant la main on eût pu le saisir !... Elle ne comprit pas !... Et pourtant, toujours, elle aimait à voir les grands yeux bleus rêveurs la couvrir de leur regard caressant...

Mais quand on lui apprit que la jolie Lucienne allait devenir sa femme, Denise sentit que son cœur se brisait !

Pourquoi avait-elle voulu jusqu'au bout les suivre ?... Avait-elle espéré au dernier moment en un miracle ?... Il n'eut pas lieu. C'était fini.

Denise le comprit et revint de sa torpeur.

—Dieu fort, dit-elle, garde-moi un cœur pur.

Et, stoïque, derrière eux elle sortit de l'église le sourire aux lèvres ; les rejoignant au seuil, leur fit ses compliments ; et, presque sans trembler, elle lui serra la main.

Bien des jours et des ans se sont écoulés depuis. Des neiges sont tombées sur leurs têtes... Ils ont passé dans la vie l'un près de l'autre ; lui sans se douter jamais qu'un cœur ardent et jeune avait battu tout près du sien... qu'à la longue, et qu'à force de volonté ce cœur s'était calmé enfin, après avoir beaucoup souffert, et qu'aussi, bien avant la saison des frimas, des glaces l'étaient venu couvrir, pour n'y plus jamais fondre, comme sur ces pics élevés que n'échauffent pas les rayons du soleil !...

YVETTE.

CONSEILS PRATIQUES

Lorsqu'un vase de porcelaine est fêlé, il faut, pour s'en servir sans qu'il laisse échapper d'eau, frotter en dedans et en dehors tout le long de la fêlure avec une gousse d'ail ou une anande ; leur substance grasse bouchera la fente, mais on ne pourra y faire tenir des liquides chauds.

Nettoyage de l'argenterie.—Employer du blanc d'Espagne réduit en poudre et délayé dans un peu d'eau ; y tremper un linge, frotter l'argenterie, la laisser sécher et l'essuyer avec une peau douce.

Pour nettoyer les parties noircies par les œufs ou autres matières sulfurées, on peut les tremper dans du vinaigre.

Pour réparer le velours froissé.—Il faut tenir le fer en l'air, appliquer dessus un linge mouillé et le velours par-dessus. - A l'aide d'une brosse de crin, on frappe doucement sur la partie froissée. Si cela n'est pas suffisant, on frotte très légèrement avec un chiffon imbibé d'huile et l'on recommence à taper avec la brosse. On laisse ensuite sécher sans y toucher.